

MES cinquante ans de théâtre.

A juste cinquante ans, M. Charles Lecocq, le compositeur connu, faisait ses débuts au théâtre des Bouffes-Parisiens...

Quelques amis ont eu la délicieuse idée de lui offrir un petit dîner de bienvenue...

Après un premier mouvement, vous avez été de me recuser, car je me suis senti le précepteur du philosophe...

C'est un peu de moi, mais je ne puis pas dire que je sois un homme de bien...

C'est un peu de moi, mais je ne puis pas dire que je sois un homme de bien...

C'est un peu de moi, mais je ne puis pas dire que je sois un homme de bien...

C'est un peu de moi, mais je ne puis pas dire que je sois un homme de bien...

J'y mettais une telle application que le professeur de musique de la pension — il s'appelait M. Lafont — daigna remarquer mes petits talents...

— Ça n'est pas mal, cela, mon enfant, veux-tu que je t'apprenne le solfège ?

C'était comble pour mon plus cher désir... Je me mis aussitôt avec ardeur à l'étude du solfège...

— Desires-tu apprendre le piano ou le violon ?

— Le piano, répondis-je, en battant des mains.

Je ne me suis jamais repenti d'avoir choisi cet instrument. Je n'irai pas jusqu'à soutenir que le piano soit indispensable au compositeur...

Deux ans après, je connaissais suffisamment le piano pour pouvoir donner moi-même des leçons.

Avais-je l'idée d'écrire pour le théâtre quand à dix-huit ans, je me présentai au Conservatoire ?

Je ne sais. En tout cas, je voulais m'initier aux mystères de l'harmonie et aux délices de la composition.

ment occupé ! Ses élèves ne le voyaient presque jamais. C'est à peine s'il daignait faire de courtes et rares apparitions au Conservatoire...

— Pas mal, cela, mais je n'aime pas ça.

Jamais Halévy ne daigna m'expliquer pourquoi il n'aimait pas ça. De telle sorte que ses observations ne me servaient pas à grand-chose.

— Je l'ai, fit-il, ce manuscrit... Je l'ai acheté dans une vente d'autographes.

Qu'on ne suppose pas hélas ! que le "Docteur Miracle" m'ouvrit toutes grandes les portes des théâtres parisiens.

La guerre éclata comme un coup de foudre. Je partis avec ma mère pour Limoges.

Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, avait mis au concours la musique d'un livret d'opérette en un acte, intitulé le "Docteur Miracle".

Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, avait mis au concours la musique d'un livret d'opérette en un acte, intitulé le "Docteur Miracle".

Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, avait mis au concours la musique d'un livret d'opérette en un acte, intitulé le "Docteur Miracle".

Bref, on croyait à un tour involontaire. De Paris, j'envoyais les pages de l'orchestrati au fur et à mesure qu'elles étaient écrites.

— Un mot de Mlle Desclauzais, l'interprète du rôle de Mlle Lange, me décida à partir pour Bruxelles.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

Avec mon éditeur Brandus j'assistai à la première de la "Fille de Madame Angot" que le public bruxellois acclama chaleureusement.

— Je l'ai, fit-il, ce manuscrit... Je l'ai acheté dans une vente d'autographes.

Qu'on ne suppose pas hélas ! que le "Docteur Miracle" m'ouvrit toutes grandes les portes des théâtres parisiens.

La guerre éclata comme un coup de foudre. Je partis avec ma mère pour Limoges.

Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, avait mis au concours la musique d'un livret d'opérette en un acte, intitulé le "Docteur Miracle".

Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, avait mis au concours la musique d'un livret d'opérette en un acte, intitulé le "Docteur Miracle".

pas de musique inutile. De cette façon, je parvins — du moins je le suppose — à donner à mes œuvres de l'homogénéité. Il n'y a rien qui me soit insupportable comme la musique placée au petit bonheur sur des complots.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

— Il faut, m'écrivait-elle, que vous veniez ici. Ça ne marche pas du tout.

VENTES A L'EGON

Lionel M. Ricau.

ANNONCE JUDICIAIRE. U. de la Cour de Première Instance. Saisie immobilière de J. F. Barnes. No 81.591. Cour Civile de District Division E.

ANNONCE JUDICIAIRE. Une Ordonnance de séquestration dans un Lot de Troisième District. Saisie immobilière de Louis Mallat. No 81.592. Cour Civile de District, Division E.

ANNONCE JUDICIAIRE. PAK LIONEL M. RICAU. Encantement. Bureau No 315 rue Carondelet, MARDI, le 7 mai 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Cinq lots de valeur dans le Troisième District. Prés de la voie ferrée du L. & N. E. R. No 81.531. Cour Civile de District, Division E.

ANNONCE JUDICIAIRE. PAK LIONEL M. RICAU. Encantement. Bureau No 315 rue Carondelet, MARDI, le 7 mai 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Succession d'Amara et James Jacobs. consolidée. No 89.915. Cour Civile de District, parolais d'Orléans—Division D.

ANNONCE JUDICIAIRE. PAR STRONDBACK & STERN, Leonard L. Stern. Encantement — JEUDI, le 9 mai 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Deux certains lots de terre ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907 et devant faire un dépôt de 10 0/0 au moment de l'adjudication.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

ANNONCE JUDICIAIRE. Conditions—Comptant. L'acquéreur devant assumer les taxes de 1907.

terrie : si vous saviez à quel point ce tourbillon mondial tourne, parfois ! Et comme je préfère une heure de bonne nuit à une nuit de mauvais sommeil !

Elle posait sur lui un regard si laugoureux ; mais lui, il avait toujours un sourire de naïveté ; et bien qu'ils fussent si près l'un de l'autre, il ne sentait pas la main de son maître, si l'on veut être rigoureux.

— Vous ne descendez pas vous occuper, Fanny ? demanda-t-il tout d'un instant : toutes vos idées ont disparu... On devait encore dîner à bord ce soir.

— Quelle corvée ! fit-elle avec une petite moue ; on n'a pas une minute à soi... L'aman a voulu emmener tout le monde ; ne trouvez-vous que nous aurions été bien seuls, rien qu'avec votre mère, et Stéphane, avec Emilienne et quelques parents ?... comme ça, vous en avez eu deux ou trois soirs à Shelly... Vous rappelez-vous ?

Mais il ne l'écoutait qu'à demi ; car, depuis une minute, il s'inquiétait d'un petit vapeur, qui se dirigeait aussi vers Brighton, mais venant d'une autre direction, et dont la ligne de route menaçait de se croiser avec celle de l'"Enchantress".

Et ce petit vapeur n'était guère plus qu'à quelques brasses du grand yacht, lorsqu'on parut s'apercevoir du danger que l'on courait.

On y fit, alors, la manœuvre nécessaire, un peu brusquement, assez maladroitement ; et une collision eût été à craindre, si Francis ne s'était précipité, brusquement, vers le quartier-maître qui tenait la barre de l'"Enchantress" et n'avait fait exécuter une manœuvre concordante, à la suite de laquelle le petit vapeur navigua, nu instant, parallèlement au yacht.

— Est-ce stupide, vraiment !... Pour un rien, nous coulions ce petit steamer... À peu près en plein jour !... Et l'on s'étonne des accidents qui arrivent au milieu de la nuit, sur la route des transatlantiques.

une attitude inquiète, en dehors du steamer, que leur yacht dépassait déjà... Comme un fœu, il se précipita encore à l'arrière, se demandant s'il avait bien vu, s'il ne rêvait pas.

Car cette taille, cette ligne si gracieuse, cet éblouissement de cheveux d'or... n'était-ce pas ceux de Frinette ?... Il se disait bien en courant : "Allons donc !... quelque petite Anglaise, tout bonnement, qui a une vague ressemblance avec elle !"

Mais il était attiré, quand même, par une force invincible. Et il crut défaillir, quand, arrivé à la poupe du yacht, il distinguait fort nettement sa chère petite Frinette, en blanc costume de yacht, avec une casquette blanche, regardant assez anxieusement ce grand yacht qui avait failli le jeter à la mer.

— Frinette !... murmura-t-il tout glacé ; Frinette !... Entre jeunes filles : — Odette était-elle bien mise au dernier bal ? — Elle avait une robe trop courte et trop longue. — Que veux-tu dire ? — Qu'il y avait trop d'étoffe en bas et pas assez en haut.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 5 mai 1907.

QUI VIVE ?

DRAME EN UN ACTE—EN PROSE

PAR G. G. REMY DE PONGERARD

PERSONNAGES

Gabriel de la Ferté—Capitaine de Chasseurs Bavares. L'Abbé d'Aubray—Curé Doyen du Village de la Ferté. Le Sergent. Des Chasseurs Bavares. Des Tatars.

SCENE I.

L'Abbé d'Aubray.

L'Abbé d'Aubray, (près de la porte bâtarde, fermant son bréviaire, et d'une voix tremblante.) — Après avoir en la douleur d'assister, à mon entrée dans la vie, en 1814 15... (il s'arrête en tres-

La scène se passe dans l'Eglise de la Ferté, en septembre 1870.

ACTE UNIQUE.

L'Intérieur de l'Eglise de la Ferté—au fond, l'autel.—Du premier au dernier plan, jusqu'à la droite et la gauche de l'autel, une double rangée de colonnes.

Entre chaque pair de colonnes, un tombeau à bas-relief, parfois surmonté d'une statue ou d'un groupe—au premier plan, à gauche, un tombeau aux pans nus. Au premier plan, à droite, près du bénitier, une porte bâtarde, très large et très basse.

— N. B. Le premier tombeau a une statue. Le quatrième, un groupe équestre. Le huitième, un groupe équestre. Le onzième est surmonté d'un groupe.

SCENE II.

L'Abbé d'Aubray.

L'Abbé d'Aubray, (près de la porte bâtarde, fermant son bréviaire, et d'une voix tremblante.) — Après avoir en la douleur d'assister, à mon entrée dans la vie, en 1814 15... (il s'arrête en tres-

saillant au résonnement d'un bruit de pas cadencés qui se fait entendre à la cantonade de droite, et il reste immobile et muet, l'oreille tendue)

SCENE III.

Les mêmes, moins le sergent, les chasseurs.

L'Abbé d'Aubray, (même jeu.) — Ne croirait-on pas entendre des soldats d'Afrique ?

Gabriel de la Ferté (se parlant à lui-même.) — Allons tout excellent algare, qui ne me coûte que la peine de le choisir dans l'étalnier à son propriétaire ; un homme officier de courassiers, ma foi !... Après lui avoir fait le plus beau compliment du monde en lui brûlant la cervelle ! (en un bryuaut élat de rire) que c'en était comme un bouquet de fleurs cécébrales !

L'Abbé d'Aubray, (avec une douleur colérique, en serrant les poings.) — Pardon ! va !... (on perçoit le croquètement d'une allumette bouffante)

Gabriel de la Ferté. — Maintenant, que nous voilà à notre aise, en bon disciple de l'herbe à nicot, allons jeter un coup d'œil dans cette église pauvre qui doit être curieuse ; puisqu'ils en ont blindé la façade de potres et de planches si bien assujetties, qu'on n'y voit que du bâfre ! (avec un rire moqueur) se sont-

SCENE IV.

Un Chasseur Bavares.

Nous allons chez Dupas, à l'Enseigne "au bon vivant" où l'étaie encore grignolée le 10 juillet... Tons. (Joyusement.) — Allons-y... Allons-y... Gaiement ! (Le bruit de pas et de voix s'éteint en un brouhaha confus.)

SCENE V.

Les mêmes, moins le sergent, les chasseurs.

L'Abbé d'Aubray, (même jeu.) — Ne croirait-on pas entendre des soldats d'Afrique ?

Gabriel de la Ferté (se parlant à lui-même.) — Allons tout excellent algare, qui ne me coûte que la peine de le choisir dans l'étalnier à son propriétaire ; un homme officier de courassiers, ma foi !... Après lui avoir fait le plus beau compliment du monde en lui brûlant la cervelle ! (en un bryuaut élat de rire) que c'en était comme un bouquet de fleurs cécébrales !

L'Abbé d'Aubray, (avec une douleur colérique, en serrant les poings.) — Pardon ! va !... (on perçoit le croquètement d'une allumette bouffante)

Gabriel de la Ferté. — Maintenant, que nous voilà à notre aise, en bon disciple de l'herbe à nicot, allons jeter un coup d'œil dans cette église pauvre qui doit être curieuse ; puisqu'ils en ont blindé la façade de potres et de planches si bien assujetties, qu'on n'y voit que du bâfre ! (avec un rire moqueur) se sont-

SCENE VI.

Un Chasseur Bavares.